

Moha La Squale, nouvelle coqueluche du rap français

🕒 09h00, le 2 juin 2018

PREMIUM JDD Révélé sur les réseaux sociaux, Moha La Squale, jeune Parisien et star de son quartier, est la nouvelle voix du rap. Ses morceaux racontent sa vie d'avant, de la prison à la rédemption par les mots.



Moha La Squale, le 15 mai dans son quartier de la Banane, à Paris (20e). (Eric Baudet/Divergence pour le JDD)



Certaines histoires montrent que tout est possible même quand on revient de loin. "Il y a quatre mois, je n'existais pas, mais ça, chacal, c'était avant", écrit-il dans l'un de ses morceaux. Moha La Squale, 23 ans, de son vrai nom Mohamed Bellahmed, est la nouvelle coqueluche du rap français. Un concert à Paris, à l'Olympia, en octobre, des festivals à la pelle ce printemps et cet été, dont We Love Green, à Vincennes, le 3 juin. Et surtout, un album, *Bendero*, sorti vendredi et produit par un label de Warner. "Bendero", c'est une sorte d'alter ego, qui scande et crie la rue, un "bédo" coincé entre les doigts et ses copains adossés à la carrosserie d'une voiture. Le premier titre, *Bandolero* ("bandit" en espagnol), est déjà single d'or et totalise plus de 11 millions de vues sur YouTube.

Son fief, c'est la Banane

Il y a un an, Moha La Squale n'était encore qu'un minot qui livrait des plats à vélo et galérait pour se payer des baskets neuves. Les siennes avaient plus qu'atteint leur limite d'âge. Comme celles qu'il portait gamin pour aller à l'école. Car le garçon n'est pas né sous la même étoile que ceux qui ont les poches pleines de thunes, pour paraphraser une chanson de IAM, un des groupes qui l'inspirent. Son fief, c'est la Banane, ce petit bout du 20^e arrondissement de Paris coincé entre les stations Ménilmontant et Père-Lachaise, "un pont entre la Seine-Saint-Denis et Paris". Une ZAC construite dans les années 1980, avec ses cités HLM, ses squares, ses courses de moto-cross et ses trafics en tout genre. "Dès que j'ai eu 6 ans, se rappelle-t-il, ma mère a commencé à me dire qu'il faudrait se battre plus que les autres, qu'il fallait être fort."

A cette époque-là, son père, un professeur érudit, quitte sa femme et ses cinq enfants. La mère, non voyante, a du mal à tenir la fratrie et à joindre les deux bouts. Le frère aîné est emprisonné. Mohamed Bellahmed, au milieu, bascule à partir de la cinquième. Le bon élève féru d'histoire-géographie et de français commence à dealer du shit. "De 13 à 19 ans, reconnaît-il, c'est le trou. J'ai fait connerie sur connerie." Les juges des enfants sont "in love" de ce gamin attachant qui va chercher l'argent là où il est le plus simple à trouver, mais incapables de lui faire entendre raison. "La cité, c'est un zoo, confie-t-il. On est des animaux sauvages, on doit s'apprivoiser tout seuls." Celui qui rêve d'exister aux yeux des autres regardent *La Haine*, *Ma 6-T va crack-er*, des films qui ont connu le succès quand il était à peine né mais qui parlent de son quotidien et de celui de ses amis qui n'osent pas se frotter à d'autres murs que ceux qu'ils connaissent. "C'est toi et

personne d'autre qui fais ta vie, analyse le jeune homme. Il faut s'occuper de soi avant de demander à la société de s'occuper de nous."

Passages en prison

A la fin de la troisième, le petit gars de la Banane décide, contre l'avis du principal de son collège, de suivre ses copains, orientés en lycée professionnel. Mauvais choix : l'année suivante, il va cinq fois en cours. "Il n'y avait que des garçons, ça n'était pas pour moi", regrette-t-il. La spirale est enclenchée. L'adolescent est arrêté une première fois. Ressort au bout de trois mois passés à Fleury-Mérogis. Retombe une seconde fois. Et là, c'est le déclic. "La prison, c'est à double tranchant, observe-t-il. Soit tu comprends, soit tu finis ta vie là-bas."

«C'est une sorte de petit Rimbaud d'aujourd'hui»

Il s' imagine alors un autre avenir. "Tranquille, sans te dire que les flics vont débarquer chez toi à 6 heures du mat'." La Banane, ça n'est pas que des décrocheurs scolaires qui passent leur journée à faire des roues arrière à moto. C'est aussi un territoire de rappeurs. Mohamed Bellahmed croise la route de Jo Le Phéno, autre célébrité du quartier. Puis celle de Barney Frydman, un réalisateur belge qui lui offre un rôle dans un court métrage, *La Graine*, diffusé en 2015 sur Arte. Il y campe un ado de 17 ans qui provoque la mort accidentelle d'une jeune femme et se retrouve avec le bébé de celle-ci sur les bras. Sa personnalité à fleur de peau, mi-ange mi-démon, crève l'écran. Le jeune homme ne rappe pas encore et se rêve acteur. Et comme il est plutôt du genre têtu, il passe les auditions du Cours Florent. "Je me suis rendu compte que je ne lisais plus correctement, se rappelle-t-il. J'avais besoin de remuscler mon cerveau." La nuit, il s'entraîne. "A 3 heures du mat', je déclamais Richard III, mes sœurs étaient folles!" Fin 2015, il intègre la prestigieuse école. Avec son bracelet électronique collé à la cheville, tel un stigmate du passé. Frédéric Montfort, le directeur du Cours Florent, se souvient avec émotion de la fois où ce jeune, "différent" des autres élèves, lui a tendu une vidéo où il récitait du Victor Hugo au milieu de ses potes et du bitume. "C'est une sorte de petit Rimbaud d'aujourd'hui, il connaît le poids des mots, il a envie de montrer d'où il vient, explique le directeur. Je suis persuadé qu'un jour un réalisateur saura choper cette immense sensibilité."

Clips autoproduits, bruts, authentiques

Au cours de l'été 2017, Mohamed Bellahmed se cherche un patronyme de scène et devient Moha "La Squale", le surnom donné à son grand frère, bien plus "requin" que lui, le "petit Momo". "La belle histoire", comme il dit, démarre le 23 juillet 2017, quand il poste son premier single sur les réseaux sociaux. Il en diffuse ensuite 50, tous les dimanches à 18 heures, drainant ainsi une "miff" (famille) qui grossit de semaine en semaine. Ses clips, autoproduits, sont bruts, authentiques, loin du bling-bling habituel. A coups de "c'est carré" et de "c'est sale" (comprendre, c'est cool), il y conte sa dualité et ses maux, dans un rap plus introspectif que bourré d'artifices. La voix de Jacques Brel, qui lui fait penser à celle de son père méconnu, ponctue les introductions.

"Moha, c'est le quartier", résume Ismaïl, 17 ans, un de ses voisins. La vie de Moha La Squalle, c'est celle des gamins de la Banane. Sa percée, leur fierté aussi. Le "Papa Noël" – c'est le titre de l'une de ses chansons –, ça fait vingt-deux ans qu'il l'attend, et fin 2017 il a déposé près du sapin, que sa famille kabyle et musulmane a toujours fait, un contrat chez Warner. Mais il le chante lui-même : "Il n'y a pas de hasard, suis pas flemmard."

"C'est un caméléon hyperactif, il ne s'arrête jamais", confirme un membre de 420 Workshop, le collectif de réalisateurs qui tourne ses clips. Aujourd'hui, en Versace ou en Lacoste, le rappeur pousse les portes de tous ces endroits où il n'osait pas poser une basket jusqu'alors. Ce croyant le sait : rien n'est acquis, tout est éphémère. Cela ne l'inquiète pas. Dans un de ses morceaux, Thug Life ("vie de voyou"), il clame : "Le talent parle, le travail paie."